

qui le sont moins. Des États capables de déployer des forces militaires sur leurs frontières et sur les routes commerciales se sont développés partout dans le monde. À cela s'ajoutent les bouleversements climatiques, en particulier les successions de phénomènes météorologiques extrêmes (sécheresses, canicules, etc.), qui aggravent ou créent les conditions propices à la guerre. Et la paix peut tarder à revenir après l'amélioration de la situation.

C'est particulièrement évident lorsque, vers 950, le monde est entré dans l'«optimum climatique médiéval», une période inhabituellement chaude, avant de basculer rapidement à partir de 1300 environ dans le «Petit Âge glaciaire», qui s'achèvera vers 1850. Ces quelque six siècles ont connu nombre de troubles sociaux et politiques, voire de conflits meurtriers, des Amériques à la Chine en passant par le Pacifique, l'Europe, etc. La guerre était établie presque partout depuis longtemps, mais les conflits se sont aggravés et le nombre de victimes a considérablement augmenté.

Puis est venue l'expansion européenne qui a transformé, intensifié et parfois même suscité les guerres indigènes un peu partout. Ces affrontements n'étaient pas uniquement motivés par la soif de conquête des uns et l'esprit de résistance des autres. Des heurts ont aussi éclaté entre les populations locales, entraînées dans de nouvelles hostilités par les autorités coloniales.

L'expansion coloniale et les conflits qui l'ont accompagnée ont favorisé l'émergence d'identités tribales distinctes et, *in fine*, de nouvelles divisions. Les régions qui échappaient au contrôle des autorités coloniales subirent elles aussi les conséquences des politiques de celles-ci (commerce à longue distance, déplacements de populations...), à l'origine de conflits violents. En imposant aux autochtones de nouvelles institutions politiques, de nouvelles normes ou de nouvelles territorialités, incompatibles avec les réalités locales, les États coloniaux ont monté les populations les unes contre les autres.

Souvent, les chercheurs tentent de démontrer que la volonté de l'homme de prendre part à des violences collectives a précédé la formation des États en traquant les preuves d'hostilités dans des zones «tribales» actuelles, où la «sauvagerie» semble endémique et passe comme une expression de la nature humaine. Mais l'exemple suivant montre combien il est illusoire de vouloir expliquer les faits et gestes de nos ancêtres par ceux observés chez des peuples actuels.

Les chasseurs qui vivaient dans le nord-ouest de l'Alaska entre la fin du XVIII^e siècle et le XIX^e siècle se sont livrés à de violents affrontements dont les traditions orales se font aujourd'hui encore l'écho. Des villages entiers furent massacrés. Cet exemple est avancé

comme preuve de l'existence de la guerre chez les chasseurs-cueilleurs avant qu'ils ne soient perturbés par les États. Pourtant l'archéologie, combinée à l'histoire régionale, livre une version bien différente. Les traces anciennes de cultures «simples» de chasseurs-cueilleurs d'Alaska ne montrent pas de signes de violence collective. Ceux-ci apparaissent seulement entre 400 et 700 et coïncident probablement avec l'arrivée de migrants venus d'Asie ou du sud de l'Alaska, où la guerre était déjà établie. En outre, ces conflits étaient d'extension limitée et probablement de modeste intensité.

Avec les conditions climatiques favorables qui ont régné jusqu'en 1200, l'organisation sociale des communautés de chasseurs de baleines s'est progressivement complexifiée : les populations se sont sédentarisées et densifiées, le commerce à longue distance s'est développé... Quelques siècles plus tard, la guerre est devenue endémique. Mais au XIX^e siècle, les conflits sont devenus si graves que la population régionale a décliné. Ce sont eux que les traditions orales ont gardés en mémoire. Or ils trouvent leur origine dans l'élan expansionniste des Russes. Impliqués dans le commerce des fourrures animales, et notamment de la loutre de mer, ces derniers ont annexé à la fin du XVIII^e siècle les îles Aléoutiennes et l'Alaska. Et y ont installé des comptoirs de traite (c'est-à-dire des lieux d'échanges de marchandises) afin d'alimenter un réseau commercial devenu international. Les conflits qui ont éclaté avec les sociétés tribales autochtones se sont soldés par une territorialisation extrême de celles-ci.

LA GUERRE EST UNE INVENTION

Le débat sur la guerre et la nature humaine est encore loin d'être résolu. L'idée qu'une violence extrême, faisant de nombreuses victimes, était omniprésente tout au long de la Préhistoire a de nombreux partisans. Elle trouve une résonance culturelle chez ceux qui sont persuadés que nous, les humains, sommes naturellement enclins à faire la guerre. Comme le disait ma mère : «Tu n'as qu'à regarder l'histoire!» Mais au vu de l'ensemble des données disponibles, les colombes l'emportent sur les faucons. Force est de constater que pour les périodes les plus anciennes, les preuves de guerre manquent.

Les gens sont ce qu'ils sont. Ils se battent, tuent parfois, et font la guerre lorsque les conditions et la culture l'imposent. Mais ces conditions et les cultures belliqueuses qu'elles engendrent ne sont devenues communes qu'au cours des 10000 dernières années, et bien plus récemment dans la plupart des régions. La rareté des morts violentes durant la Préhistoire donne du poids à la célèbre formule de l'anthropologue Margaret Mead : «La guerre n'est qu'une invention – pas une nécessité biologique.» ■

BIBLIOGRAPHIE

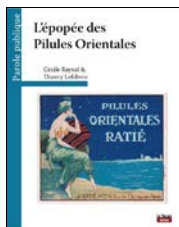
N. C. Kim et M. Kissel, **Emergent Warfare in Our Evolutionary Past**, Routledge, 2018.

M. Patou-Mathis, **Préhistoire de la violence et de la guerre**, Odile Jacob, 2013.

M.-C. Marandet (dir.), **Violence(s) de la Préhistoire à nos jours**, Presses universitaires de Perpignan, 2011 (<https://books.openedition.org/pupvd/3389>).

D. P. Fry, **Beyond War : The Human Potential for Peace**, Oxford University Press, 2007.

R. B. Ferguson et N. L. Whitehead (éd.), **War in the Tribal Zone : Expanding States and Indigenous Warfare**, School of American Research Press, 1992.



C. Raynal et T. Lefebvre ont récemment publié : **L'Épopée des Pilules Orientales** (Le Square Éditeur, 2018).

Commercialisées en 1887, les Pilules Orientales (ici une étiquette de ces pilules vers 1930), censées raffermir la poitrine, eurent un succès considérable jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.



L'ESSENTIEL

> En 1886, le pharmacien François Boisson lance une nouvelle spécialité pharmaceutique, les Pilules Orientales.

> Destinées à développer les seins, ces pilules rencontrent vite un succès.

> Leur commercialisation prend encore de l'ampleur

à partir de 1897, quand le jeune pharmacien Jules Ratié rachète l'affaire.

> Associé au publicitaire Jules Fortin, il développe le marché jusqu'en Amérique.

> La législation du médicament, qui se durcit vers 1930, et la concurrence d'autres produits mettront fin à l'aventure.

LES AUTEURS



CÉCILE RAYNAL
pharmacienne, membre
de la Société d'histoire
de la pharmacie



THIERRY LEFEBVRE
maître de conférences
en sciences de l'information
et de la communication
à l'université Paris-Diderot

Pilules Orientales pour poitrine idéale

À la fin du XIX^e siècle, un nouveau remède apparut, promettant à ses utilisatrices « splendeur du buste et luxuriance des seins ». La mode, une bonne publicité et une législation du médicament très souple lui ont assuré un immense succès pendant plusieurs décennies.

En 1887, noyé au milieu d'une vingtaine d'autres réclames, un modeste entrefilet paraît en première page du n° 31 de L'Art de la Mode : « Beauté plastique de la femme acquise ou rendue par les Pilules Orientales. Les seules qui assurent en deux mois et sans nuire à la santé le développement des formes de la poitrine. Flacon avec notice : 5 francs contre mandat-poste Paris, Pharmacie Boisson, 100 rue Montmartre, Paris. » Les spécialités pharmaceutiques naissent, vivent et meurent, à l'instar des êtres vivants. Lancées dans un contexte socioculturel bien particulier, elles évoluent par la suite au gré de la mode, des modifications de législation et des contraintes commerciales. La destinée des Pilules Orientales, nées l'année même où débuta la construction de la tour Eiffel, en est un bel exemple.

Aujourd'hui, la quasi-totalité des médicaments vendus en officine de ville sont issus de l'industrie : on leur donne le nom de « spécialités pharmaceutiques ». Ces produits sont préparés à l'avance, présentés sous un

conditionnement particulier et caractérisés par une dénomination spéciale, décrite dans l'article L.5111-2 du Code de la santé publique. En préalable à toute commercialisation, ils doivent obtenir une « autorisation de mise sur le marché », qui découle des résultats de la batterie d'essais cliniques exigés par l'autorité de santé.

L'ÉPOQUE DES PRÉPARATIONS SUR MESURE

Face à cette hégémonie, les préparations magistrales et officinales ne constituent plus qu'une toute petite portion des produits délivrés au comptoir. Par « préparation magistrale », on entend tout médicament fabriqué extemporanément (c'est-à-dire en fonction du besoin), « selon une prescription médicale destinée à un malade déterminé » (article L.5121-1 du Code de la santé publique). Ces préparations sont réalisées en quelque sorte « sur mesure », soit directement dans le préparatoire de l'officine d'accueil, soit (et c'est aujourd'hui le plus souvent le cas) par une officine sous-traitante agréée, plus à même de se conformer >

➤ aux bonnes pratiques de fabrication de plus en plus exigeantes.

L'époque est désormais bien loin où Monsieur Homais, le pharmacien d'Emma Bovary, passait le plus clair de son temps dans son « capharnaüm », un « véritable sanctuaire, d'où s'échappaient ensuite, élaborés par ses mains, toutes sortes de pilules, bols, tisanes, lotions et potions, qui allaient répandre aux alentours sa célébrité » (Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857).

Il est vrai que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la situation était tout l'inverse de ce qui prévaut de nos jours : l'essentiel de l'activité des pharmaciens et de leurs personnels consistait à exécuter des préparations magistrales en respectant la formulation des ordonnances médicales que leur adressaient les médecins. Ils disposaient à cet effet d'une vaste gamme de principes actifs et d'excipients répondant aux spécifications de la pharmacopée, et de tout le matériel nécessaire, des inévitables mortiers et pilons aux piluliers et autres moules à suppositoires. Les vieux ordonnanciers témoignent de cette activité foisonnante et si terriblement chronophage.

Les spécialités pharmaceutiques étaient, quant à elles, encore relativement peu nombreuses et plutôt mal vues par une profession très attachée à ses prérogatives et fière de son savoir-faire traditionnel. Les pharmaciens « spécialistes » (c'est comme cela qu'on appelait les fabricants de spécialités) étaient très minoritaires et la commercialisation de leurs produits restait l'apanage d'officines que d'aucuns qualifiaient de « commerciales ».

À partir des années 1880, cependant, le nombre des spécialités se mit à augmenter de manière sensible. Parmi les plus célèbres en cette fin de siècle, citons les Pastilles Géraudel, le Kola Astier, la Papaine Trouette-Perret, l'Eau Précieuse Dépensier, les Grains de Vals, la Colchicine Houdé, etc. Des noms dont nos aïeux étaient coutumiers.

NAISSANCE DES PILULES ORIENTALES

C'est dans ce contexte en cours de transformation que naquirent les Pilules Orientales. Leur créateur, le pharmacien parisien François Boisson, déposa le 12 juillet 1886 leur nom de fantaisie au greffe du tribunal de commerce de la Seine. L'enregistrement entérinait la naissance de cette nouvelle spécialité, de la même manière que la venue au monde d'un enfant est inscrite dans un registre d'état civil.

Les Pilules Orientales avaient une indication des plus curieuses : elles étaient destinées à « assurer le développement des seins et des formes de la poitrine de la femme ». Dès 1887, des entrefilets de quelques lignes en vantèrent les bienfaits dans la presse féminine. Et au



Les Pilules Orientales (ici une boîte datant d'environ 1956) étaient revêtues d'une feuille d'argent, destinée à rendre leur vue agréable, mais aussi à masquer leur amertume.

début des années 1890, ces réclames s'enrichirent de gravures représentant une jeune femme largement décolletée tenant dans sa main droite le précieux flacon. On pouvait y lire cette promesse alléchante : « Luxuriance des seins développés, reconstitués, embellis, raffermis en deux mois, par les Pilules Orientales, bienfaisantes pour la santé. »

Le succès rapide de cette nouvelle spécialité montre à quel point les stéréotypes féminins étaient écrasants en cette époque si particulière. Ce qui frappe lorsque l'on visionne les films réalisés par Georges Méliès et quelques autres au tournant du siècle, ce sont les silhouettes généreuses et terriblement corsetées des actrices qui venaient y esquisser quelques pas de danse ou poser dans un tableau vivant. Telle était en effet la « silhouette 1900 », comme la décrit en 1936 le médecin parisien Roger Montant dans un texte intitulé *Film documentaire sur les seins et la mode à travers les siècles* : « Seins projetés en avant, taille onduleuse et croupe [sic] avantageuse », à l'instar d'une danseuse de french cancan aux « appâts généreux ennuagés de dentelles et de rubans, toute légère et vaporeuse avec ses dessous froufrou-tants, ses colifichets et ses plumes ». C'était à l'évidence pour tenter de se conformer à ces modèles oppressants que certaines femmes succombaient aux promesses de transformation des Pilules Orientales.

La formulation de cette spécialité, qui a relativement peu varié au fil des décennies, présentait – il est vrai – quelques atouts : de la poudre de *Calamus aromaticus*, du pyrophosphate de fer citro-ammoniacal, du cumin ou du carvi (une plante herbacée qui ressemble au cumin), parfois de l'extrait de quassia ; et, par-dessus tout, de la poudre ou de l'extrait de *Galega officinalis*.



Jules Ratié, ici photographié dans les années 1940, n'avait que 26 ans en 1897, lorsqu'il acquit l'officine de François Boisson et les spécialités qu'il produisait, dont les fameuses Pilules Orientales. C'est lui qui mena ces petites pilules vers le succès.